

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 12 (1982)
Heft: 10

Rubrik: Musiciens sur la sellette : Moussorgsky : à coups de hache

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

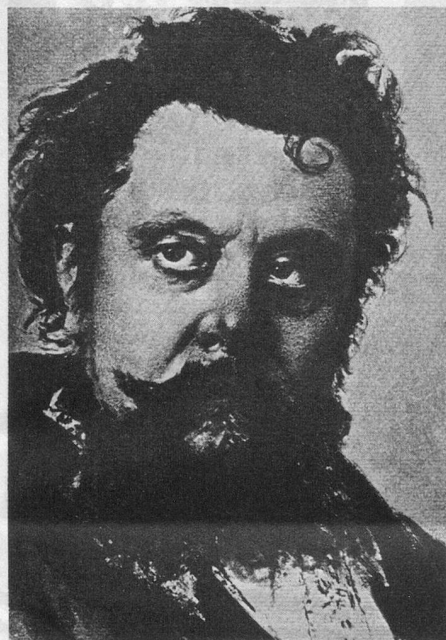
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

Moussorgsky A coups de hache



Au piano, le plus grand compositeur russe, accompagnant la cantatrice Daria Leonova, joue quelques-uns de ses soixante-trois opéras. Car ses mélodies de cinq, de huit minutes, peuvent être considérées comme des microcosmes de l'opéra. Les peintres hollandais ont détaillé, dans leurs miroirs en forme de gouttes, toute une chambre, précise et minuscule. Tels sont ces chants : des drames rapides et cruels. La jupe de la nourrice Niania tourne violemment : elle a affaire ailleurs et l'enfant demeure atterré devant la mort tout court. La chute, les pleurs font irruption dans son univers feutré. «Belle Savichna» : le désespoir dépasse les cris, les imprécations, pour gagner ces pays d'au-delà des larmes et des maxillaires serrés. Quel opéra gigantesque que ce «Trepak» où la mort se joue d'un malheureux, l'étourdissant de neige et de mensonge, dans une atmosphère d'irréelle éternité. Maître du temps psychologique, Moussorgsky nous force à respirer dans chacun de ces mondes impitoyables, organisés.

Pierre le Grand vient d'ouvrir la Russie aux influences de l'Europe. Le romantisme commence de s'affirmer, mal reconnaissable sous ses oripeaux XVIII^e siècle : variations, pots-pourris, galanterie, virtuosité vaine. Très tôt, Moussorgsky abandonne aux ombres des salons familiers son apparence de séduisant officier, de brillant pianiste. Sous l'influence de Balakirev, autodidacte lui-même, il compose de grandes et belles choses qu'il n'achève pas. C'est la période de fructueux échanges avec — outre Balakirev — César Cui, Rimsky-Korsakov et Borodine : le Groupe des Cinq est constitué. Cela fonctionne à coups de révoltes, de générosités naïves (Balakirev fondera l'Ecole musicale gratuite qui manquera l'engloutir), cela est rehaussé de sarcasmes vis-à-vis de l'aristocratie, cela s'isole et se fait un nom à travers toute la Russie.

Ce groupe s'est donné pour parrain un poète, comme, à Paris entre les deux guerres, les Six ont élu Cocteau. Le Cocteau russe est un curieux personnage, Stasov, le théoricien du groupe, le médium, le philosophe, le librettiste. C'est lui qui fournira à Moussorgsky le canevas de «Khovantchina», dans lequel Moussorgsky taillera tout autre chose. Car un jour le musicien dépassera l'organisateur et Stasov, empêtré dans ses limites, comprendra mal l'envol, soudain, de cet être étonnant que devient Moussorgsky.

Coup de foudre : Moussorgsky est ébranlé par l'audition de la «Danse macabre» de Liszt. Il pense aller le voir, conscient de ce que le maître hongrois pourrait lui apporter. Stasov, en voyage en Europe, l'invite de ses deniers à le rejoindre. Or, Moussorgsky, lié par son emploi de fonctionnaire, par cette *besogne que d'autres feraient mieux que moi*, promis à la reconnaissance de certain bienfaiteur, doit refuser, la mort dans l'âme. *Je crois voir Liszt, je le vois en quelque sorte devant moi, je l'entends et je m'entretiens avec lui.*

Il se jette à corps perdu dans la composition de la «Khovantchina». Il a réussi à faire passer la rampe à «Boris Godounov», moyennant des rapiécages, des reprises, des coups de ciseaux qui font penser à des coups de hache. Il songe déjà à un second volet pour «Khovantchina». Le temps, qu'il avait condensé dans ses mélodies, il le jette autour de lui à présent, ivre d'espace, ivre de ce personnage nouveau qu'il a inventé et qui est le peuple innombrable, capable de faire échec à Boris, capable, dans «Khovantchina», de refléter la vieille Russie face au miroir aux alouettes des temps modernes. Il ignore encore qu'il devra tailler

dans sa «Khovantchina» de quoi faire un opéra convenable, capable de résister aux lorgnons des gens de comités de lecture. Avec le goût du Russe pour le fatalisme, il prendra le parti de ne pas l'orchestrer : il attendra qu'un théâtre en veuille bien. Désastreuse façon de provoquer le destin : il ne l'orchestrera jamais.

«Khovantchina» ressuscitera grâce à l'intérêt de Rimsky-Korsakov le brillant, grâce à la plume âpre de Chostakovitch. Comme les «Tableaux d'une Exposition», écrits pour le piano, gagneront l'orchestre, oxygénés par le génie de Ravel. Quel musicien aura suscité autant de merveilleux coups de pouce ? C'est que, dans ces échanges, c'était lui qui donnait. On peut penser que son rendez-vous manqué avec Liszt aura été manqué surtout pour Liszt.

N'est-ce pas l'occasion de saluer Rimsky-Korsakov ? Ravel, Chostakovitch, eurent le recul nécessaire pour voir se dresser cette œuvre abrupte et pour la contempler, pour la vêtir des rutilances orchestrales qu'elle appelait. Rimsky-Korsakov, contemporain de Moussorgsky, a eu davantage de mérite. Il a misé juste. Et pour une œuvre presque opposée à la sienne propre. On a eu beau jeu de lui reprocher, dans l'orchestration de ces opéras, trop d'élégance, trop de coupures. Rimsky-Korsakov, homme de plume et de ciseau, le professeur... Eh bien, à l'heure où Tchaïkovsky s'exclamait au sujet de Moussorgsky : *Malgré toutes ces horreurs, il parle une langue nouvelle. Elle n'est pas belle, mais elle est neuve...* eh bien, le professeur était là ! A travers son lorgnon, il voyait danser dans les partitions de Moussorgsky toute une Russie ancienne et sacrée, une Russie qui sans lui n'eût peut-être pas vu le jour.

P.-Ph. C.

